



ACADÉMIE DE STANISLAS
Séance solennelle de remise des prix du dimanche 20 janvier 2019
Hôtel de Ville de Nancy

Prix littéraire lorrain Georges Sadler, attribué à Bernard Bajolet

Monsieur l'ambassadeur,

À plusieurs reprises, dans votre livre, vous apostrophiez celui qui vous lit : « Chère lectrice, cher lecteur... » Vous nous placez ainsi d'emblée avec vous dans la lumière de l'amitié, avec une considération chaleureuse qui reflète bien votre *ton*. Aussi permettez-moi, au nom de notre jury et de l'Académie, de vous dire à mon tour « cher Bernard Bajolet », bien que nous soyons tous ici impressionnés par votre itinéraire de diplomate chevronné, ambassadeur dans des pays à risques, principalement au Proche et Moyen-Orient, et par votre trépidante carrière sur des postes qui n'étaient pas des sinécures.

Je sais que vous êtes heureux de vous retrouver en Lorraine, à Nancy, pas très loin du lycée Poincaré où vous avez été élève, dans cet hôtel de ville que son éclat ne nous empêche pas de considérer un peu comme notre maison à tous. Vous faites à l'Académie de Stanislas un grand honneur en venant recevoir le prix Sadler. Je ne rappellerai pas à nouveau, comme je le répète chaque année, ce que furent la vie et les largesses de Georges Sadler. Qu'il suffise de préciser que le prix littéraire qui porte son nom récompense un auteur né en Lorraine, ou y résidant, ou traitant un sujet lorrain. Et Lorrain, vous l'êtes par votre naissance à Dombasle-sur-Meurthe, par vos attaches familiales notamment à Blâmont, par vos années de formation. Les allusions à la Lorraine qui viennent sous votre plume nous ont enchantés, surtout quand elles portent sur des traits du caractère lorrain, qui n'est certes pas du tout une « identité » psycho-ethnique à la Barrès, mais plutôt un je-ne-sais-quoi fait de ténacité et de capacité d'amusement. C'est peut-être cette idiosyncrasie insaisissable qui provoque quand on est très jeune les accusations de « tête de lard » (c'est moi qui emploie ici cette expression) et de « poil dans la main » (c'est vous qui écrivez celle-ci), que l'on se dépêche de démentir avec brio.

Comme d'autres Lorrains, vous avez choisi de servir l'État – et de façon éminente – au sein des Affaires étrangères. Vos fonctions d'ambassadeur vous ont conduit successivement à Alger, à la représentation du gouvernement français auprès du Parlement européen, à Rome, Damas, Amman en Jordanie, à Sarajevo, à Bagdad, à Alger de nouveau puis à Kaboul. Vous êtes devenu ensuite directeur général de la sécurité extérieure.

Votre ouvrage est un témoignage sur votre action dans ces postes de 1998 à 2013, dans des pays sensibles, en crise ou en guerre. On y découvre la vie réelle d'un ambassadeur de France, arabisant et grand connaisseur du monde islamique, bien loin de l'image de la diplomatie feutrée et mondaine

chère aux lecteurs de Lawrence Durrell et d'Albert Cohen. On y voit au contraire un grand serviteur de l'État, en liaison directe avec le Président de la République et le ministre des affaires étrangères, établissant des relations personnelles avec les chefs d'État étrangers, prenant des contacts avec les protagonistes des crises, amis ou hostiles, vivant souvent dans des conditions matérielles critiques et exposé aux menaces permanentes et aux attentats. Au travers de votre récit, c'est toute l'histoire des pays concernés qui apparaît, avec les hommes politiques de tous bords, qui ont mené la politique ou participé au chaos. C'est également la conduite de la politique étrangère de la France qui se dessine au cours de ces lignes, avec ses deux leviers que sont l'action diplomatique et l'action militaire. Vous avez particulièrement expérimenté cette synergie, notamment en Afghanistan où les liens entre l'ambassadeur et le chef militaire français furent étroits. Par ailleurs, votre carrière a comporté des intermèdes en France, tantôt à des postes de haute responsabilité, tantôt un peu plus en retrait - pour indépendance d'esprit. Les neuf chapitres de votre livre, par une construction savante, nous conduisent tour à tour dans les pays où vous avez été en poste, chacun d'eux permettant d'approfondir plusieurs questions, de développer leur arrière-plan historique et géopolitique. Nous lisons - et nous relisons - chacun d'eux dans le sentiment de l'inquiétude brûlante du présent. « Un épais nuage d'obscurantisme, de terrorisme, de répression et d'intolérance a enveloppé toutes ces régions ; le soleil ne se lève plus à l'Est », écrivez-vous. Votre chapitre introductif sur les religions est magistral, saisissant de lucidité et de finesse ; c'est un précis indispensable pour comprendre notre époque.

Je regrette de ne pas pouvoir m'effacer et vous laisser la parole – tel est notre protocole – mais permettez-moi encore de dire notre admiration pour votre écriture. Vous écrivez dans une langue limpide où tout sonne juste, où les mots, les rythmes, l'attitude devant la langue certifient la probité ; le sens de l'harmonie et de la mesure révèlent en outre le musicien et le cavalier. La concision quand vous évoquez vos choix, l'humour franc pour rapporter des anecdotes innombrables rendent chaque page attachante. Ajoutée à cela, la liberté, la liberté de parole – qui signifie éclats de voix, portes claquées – et qui se paie, et la liberté tout court : « j'ai toujours été libre politiquement », écrivez-vous sobrement.

La sobriété qu'il faut pour écrire sans feinte « je pense », « je veux », « je ne regrette pas », pour rapporter fidèlement et avec vivacité des dialogues, est très rare. Il y a là une franchise dont le lecteur perçoit immédiatement la grande valeur, parce qu'elle repose non sur la séduction, mais sur le courage. Donc, on vous *suit*. Puis on ne lâche plus le livre, dont vous avez voulu qu'il commençât et s'achevât par la figure de l'auteur écrivant dans un jardin, comme beaucoup de grands classiques de la littérature de l'Orient, comme ces miniatures peintes aux XIV^e et XV^e siècles à Bagdad et à Herat. Cette figure de l'auteur se mettant en scène la plume à la main me rappelle aussi de nombreux dessins de Claude Gellée, votre arrière-grand-oncle à la 11^e génération, comme vous nous le révélez dans une note, où le Lorrain montre le dessinateur assis sur un fragment de colonne dans la campagne romaine, la pierre noire ou la sanguine à la main, dans le retrait momentané de l'introspection et de la réflexion. Et je note que beaucoup de tableaux de Claude ont été peints pour

des ambassadeurs, Philippe de Béthune, Louis d'Anglure de Bourlémont notre compatriote, et pour François-Annibal d'Estrées, ambassadeur de France à Rome, le tableau du Musée des Beaux-Arts de notre ville, la *Scène de bataille avec une forteresse*, au sujet énigmatique, nullement un tableau tranquille. Monsieur l'ambassadeur, cher Bernard Bajolet, nous vous redisons toute notre admiration et notre gratitude pour ce très grand livre.

Paulette Choné, membre titulaire de l'Académie de Stanislas, présidente de la commission des prix littéraires